
IN WIEN
129148-B
ALT-



ADONIS,

OU

LE BON NÈGRE,

MÉLODRAME,

EN QUATRE ACTES,

AVEC DANSES, CHANSONS, DÉCORS ET COSTUMES CRÉOLES.

Par les Citoyens BERAUD de la Rochelle et JOSEPH ROSNY.

Ballets du Cit. MILON, artiste du théâtre des Arts.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-comique, en fructidor de l'an 6e. de la République.



A PARIS,

Chez GLISAU, rue du Foin-Saint-Jacques, n°. 13, au Collège de Me. Gervais.

Chez PIGOREAU, Libraire, place S.-Germain-l'Auxerrois et Palais Egalité, galerie Noire du théât. de la Républ.

Et chez le citoyen le PAN, rédacteur du Courier des Spectacle, rue du Petit-Bourbon.

AN VI de la République.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Cit. et Citoyennes.
D'HEROUVILLE, } habitans.	*Camaille.*
Mad. D'HEROUVILLE, } habitans.	*Deversi.*
ADONIS, commandeur de l'habitation de d'Hérouville.	*Isidor.*
BIASSOU, général des nègres révoltés.	*Rivalar.*
ZERBINE, favorite de Biassou.	*Picard.*
MARINETTE, } nègres de l'habitation de d'Hérouville.	*Savigny.*
LINDOR, } nègres de l'habitation de d'Hérouville.	*Cécile.*
AZACA, } nègres de l'habitation de d'Hérouville.	*Changeur.*
SIMON, vieux nègre.	*F. Stockley.*
L'ENFANT de d'Hérouville.	*Hurpy.*
UN OFFICIER des dragons rouges.	*Bougnole.*
Dragons rouges.	
Deux chefs de l'armée de Biassou, personnages muets.	
Un factionnaire.	
Armée de Biassou.	

La scène se passe à Saint-Domingue.

ADONIS,

OU

LE BON NÈGRE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente deux montagnes. Celle du fond beaucoup plus élevée que l'autre, est couverte de petits arbres touffus. Entre les montagnes, un chemin qui, par un sentier, conduit sur le théâtre. A la droite du spectateur, sur ce chemin, deux cases à nègres, dont une est celle de Simon, mais qui ne dépassent pas le sentier. Au bas de la montagne, du même côté, deux autres petites cases paroissant un peu au dehors des coulisses. L'une élevée sur un tertre est celle de Marinette, l'autre sur le théâtre même est celle de Lindor. Entre ces deux cases un palmier. A la gauche du spectateur, le long des coulisses, un peu triangulairement placée, la maison de d'Hérouville avec un palmiste de chaque côté. Sur la montagne ça et là quelques pieds de bananiers.

SCENE PREMIERE.

LINDOR, *sortant de sa case.*

OH! soleil, déjà briller, et papa Simon li pas jouer bamboula pour faire sortir nègres... il sait pourtant que c'est aujourd'hui fête à bonne maitresse, et qu'Adonis n'est

pas capable faire claquer fouet, puisque li aller avec mouchеu d'Hérouville, pour visiter cafiers... Comme moi aller danser avec Marinette!... mais li cruelle, et li pas vouloir écouter z'amour à L'indor!... allons chercher banza pour l'éveiller.

(*Pendant qu'il va chercher son banza, qu'il prend dans sa case en allongeant le bras par la fenêtre, et qu'il va s'appuyer contre celle de Marinette, l'orchestre prélude.*)

IL CHANTE.

Moi content trop, quand moi voir bien aimée,
Quand moi la voir mon cœur sauter plaisir,
Dans l'ame moi qui toujours est charmée,
Toujours, toujours sentir nouveau désir.
Oui, oui, c'est zami, moi,
Moi pas v'lé d'autr' moi vivre sous sa loi.

Quand sur bouch'li moi prends baiser tendresse,
Moi pas savoir ce que ça voulé dir, dir,
Dans tout corps moi, moi sentir grande ivresse;
Moi rester là... comme si moi mourir;
Oui, oui, c'est zami moi,
Moi pas v'lé d'autr' moi vivre sous sa loi.

SCENE II.

LINDOR, MARINETTE, *sortant de sa case.*

MARINETTE.

MOUCHEU Lindor, chanter bon matin?

LINDOR, *déposant son banza au pied du palmiste qui est à côté de sa case.*

C'est vrai, mamzelle Marinette, parce que moi aimer...

MARINETTE.

Qui?

LINDOR.

Vous.

MARINETTE.

Vous, menteur.

LINDOR.

Moi menteur!... Mirez yeux là (*il indique les siens.*) et vous voir feu qui brûler moi.

MARINETTE, *haussant les épaules et marquant du dédain.*

Oh!...

LINDOR

Vous fâchée?

MARINETTE.

Oui.

LINDOR, *voulant l'embrasser.*

Eh bien, faisons paix.

LINDOR.

AIR.

Premier couplet.

Zami bay moi p'tit baiser
T'en pri' n'a pas refuser;
Bouch! toi li trop joliette.
Marinette,
Marinette.
T'en pri Marinette!

MARINETTE.

Deuxième couplet.

Toi sembler p'tit papillon
Qui piquer rose et bouton,
Toi courir, courir fleurette.

LINDOR, *voulant encore l'embrasser.*

Marinette,
Marinette!

MARINETTE, *se défendant.*

Laissez Marinette.

Troisième couplet.

Toi toujours jouer banza
Pour Bébé, Chouchou, Mirza;
En frédonnant chansonnette.

LINDOR, *voulant toujours l'embrasser.*

Marinette
Marinette.

MARINETTE, *se défendant.*

Laissez Marinette.

Quand toi plu ssage, moi plus complaisante.

LINDOR.

Moi pas volage, demandez à commandeur Adonis:

MARINETTE.

Adonis trop bon; li souffrir que toi aller dans autres habitations pour faire danser Chica, et Calinda à jeunes négresses.

LINDOR.

Oh! vous moquer moi, mamzelle!

MARINETTE

C'est grande vérité.

LINDOR.

Puisque vous jalouse, moi jamais sortir barrière d'habitation-ci, et zaujourd'hui même, sitôt que tout atelier aura souhaité fête à Madame D'hérouville, moi allez dans case pour pas voir Bébé, Chouchon, ni Mirza.

MARINETTE.

Toi rester avec nous; moucheu d'Hérouville croiroit zautre chose; li déja assez gagner chagrins, depuis que Biassou, grand général des nègres révoltés, brûler sucreries, et tuyer blancs.

LINDOR.

Ah! bon dié, bon dié!

MARINETTE.

C'est même général qui enlever, sur le chemin du Cap, belle Zerbine, maitresse d'Adonis.

LINDOR.

C'est donc ça que li être triste! si mauvais nègre la venir côté-ci, nous défendre maître jusqu'à ce que nous plus avoir forces.

MARINETTE.

C'est pas assez.

LINDOR, *fermement.*

Jusqu'à la mort.

MARINETTE, (*fermement.*)

Bon ça! (*on entend Simon battre sur son bamboula, et les nègres sortent de leurs cases :*) Voilà papa Simon qui battre bamboula, allez chercher bouquets.

LINDOR.

Moi courir. (*il revient sur ses pas.*) Et baiser?

MARINETTE.

Quant toi retourner.

LINDOR.

Refus refroidit l'amour.

MARINETTE.

Contraire, ça ranimer li.

LINDOR.

Non.

MARINETTE.

Si.

(*L'indor insiste un moment, pour que Marinette se laisse embrasser, mais elle se défend : voyant que les nègres arrivent de tous côtés, il s'enfuit... Musique analogue.*)

SCENE III.

MARINETTE, SIMON, AZACA, *ayant son bamboula pendu derrière le dos avec une corde.* Nègres, Negrèsses; plusieurs d'entreux ont des calebasses.

MARINETTE.

EH bien, papa Simon, vous disposé à faire danser nous ?

SIMON.

Moi vieux, mamzelle Marinette, tant comme vieux chemin, mais moi toujours jeune pour fêter maitresse, et pour faire sauter négresses.

MARINETTE.

Madame pas levée encore, faut attendre.

SIMON.

Attendre !... non. Adonis dire moi hier au soir : « Simon, » demain grand matin, toi jouer bamboula ; quand maître » reviendra avec moi de visiter cafiers, li sera content de » voir tout monde en gaîté. »

AZACA.

C'est vrai, moi té présente quand li parler comme ça.

MARINETTE, *à tous les nègres.*

En ce cas compères, prenez commères, moi vais chanter.

(*Simon met son bamboula entre ses jambes, s'assied dessus, et bat attentivement la mesure en suivant l'orchestre. Les nègres et negresse qui ont des calebasses les font résonner en suivant aussi la mesure.*

MARINETTE.

Quand on fête bonne maitresse,
Oh! oh! oh!
Ça fait plaisir;
Un cœur qui sent de la tendresse
Oh! oh! oh!
N'sait pas trahir.
Pour nous maitresse est une mère
Qui gagner soin de ses enfans,
Oh! oh! oh!
Toujours joyeuse, jamais fière,
Avec li c'est toujours bon tems.
Oh! oh! oh!

(*L'orchestre répète l'air, et tout le monde danse. Marinette se balance, et fait des minauderies sur l'avant-scène.*)

Deuxième couplet.

Esclavage être supportable,
Oh! oh! oh!
Quand c'est comm' ça
Maître à nous n'est pas moins aimable,
Oh! oh! oh!
C'est vrai cela.
De la bonté, c'est le modèle,
Faut aimer li ben tendrement.
Oh! oh! oh!
Nègre est sensibl', nègre est fidèle;
Quand maître à li n'est pas méchant.
Oh! oh! oh!

(*L'orchestre répète le même air, et tout le monde danse encore.*)

SCENE IV.

MARINETTE, SIMON, Nègres, Négresses, LINDOR, *apportant deux bouquets, et en donnant un à Marinette.*

LINDOR.

BOUQUETS là sont-ils beaux, mamzelle Marinette? ça vaut-il un baiser?

MARINETTE.

Non, mais... deux,

LINDOR.

De chaque côté !

MARINETTE.

Ça feroit donc quatre ?

LINDOR.

Sans doute.

MARINETTE.

Eh bien prends.

SIMON, *aussi-tôt que Lindor a pris un baiser.*

V'là maitresse !

LINDOR, *à part.*

Ahï, ahï, li vënir trop tôt.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Mad. DHÉROUVILLLE *tenant son enfant par la main*, MARINETTE et LINDOR, *cachant leurs bouquets.*

Mad. D'HÉROUVILLE.

Vous êtes bien gais aujourd'hui, mes amis... je voudrois avoir tous les jours de ma vie un aussi beau réveil... (*avec une espèce d'inquiétude.*) Mais pourquoi n'êtes vous pas au jardin... pourquoi...

MARINETTE.

Vous pas deviner !...

Mad. D'HÉROUVILLE, *toujours inquiète.*

Non...

LINDOR, *avec éclat.*

C'est fête à vous.

Mad. D'HÉROUVILLE.

Ma fête !

MARINETTE, *montrant son bouquet.*

Toute l'habitation venir la souhaiter à vous; prends, prends bouquets là... pureté, fraîcheur à li, c'est zimage à cœurs nous.

LINDOR, *montrant le sien.*

Comme fleurs là, nous voulé mourir avec vous.

MARINETTE, *montrant toujours son bouquet.*

Si bon dié, qui fait soleil remplit nos désirs, vous jamais avoir soucis, ni peines.

(*Une musique douce se fait entendre. Lindor et Marinette offrent leurs bouquets à madame d'Hérouville, qui les prend et les presse contre son sein. Elle témoigne sa reconnoissance à Lindor, à Marinette, ainsi qu'aux autres nègres. Lindor et Marinette baisent de tems en tems ses mains, ainsi que celles de son enfant qui doit être devant elle.*)

Mad. D'HÉROUVILLE.

(*à part.*) Ah! que je suis émue! (*haut.*) Mes bons amis, que ne puis-je vous serrer tous à-la-fois contre mon cœur!... vous recevrez bientôt la récompense de votre attachement, de vos longs et pénibles services. Mon époux et moi sommes décidés à revoir les lieux de notre naissance, mais avant de vous quitter, nous voulons que vous soyez libres et propriétaires de cette habitation.

SIMON.

Maitresse, nous pas accepter.

MARINETTE.

Nous partir tous avec vous.

LINDOR.

Oui, tous.

Mad. D'HÉROUVILLE.

Cette terre est votre patrie, pourriez-vous l'abandonner! avec de l'économie vous y jouirez d'une agréable aisance. Qu'Adonis soit toujours votre chef, suivez ses conseils, aimez-le comme vous nous aimez, et le morne de *la Valière* sera l'asyle de la vertu. (*à Marinette.*) Tu pleures!... (*à tous les nègres.*) et vous aussi!... Vous auriez raison de verser des larmes si, guidés par un vil intérêt, nous vous livrions à quelques-uns de ces maîtres durs et féroces, qui ne calculent que sur les sueurs des pauvres noirs.

(*Quelques mesures d'une musique forte.*)

Quel bruit se fait entendre!

(*Lindor va observer sur la montagne, et l'orchestre reprend.*)

LINDOR, *descendant et accourant.*

C'est maître à nous.

Mad. D'HÉROUVILLE, *effrayée.*

Que lui est-il arrivé !

(*L'orchestre continue et redouble de bruit. Madame d'Hérouville prend son fils par la main, Marinette et Lindor se mettent à côté d'elle comme pour la préserver; les nègres se grouppent, en portant leurs regards sur la montagne, et M. d'Hérouville, suivi d'Adonis, paroît précipitamment.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, D'HÉROUVILLE, ADONIS.

D'HÉROUVILLE, *sur la montagne.*

MA femme et mon fils, sauvez-vous !

ADONIS, *regardant derrière lui.*

Maître, n'a pas peur.

D'HÉROUVILLE, *descendant précipitamment.*

Sauvez-vous, vous dis-je, les nègres révoltés infestent ces montagnes, ils dirigent leurs pas de ce côté, Biassou est à leur tête.

Mad. D'HÉROUVILLE.

Biassou !... nous sommes perdus !

ADONIS.

Avant que li toucher vous, il faut que terre boive tout sang d'Adonis... Nègres, allez dans cases à vous chercher zarmes, et venez avec moi défendre bon maître et bonne maitresse. (*à d'Hérouville.*) Moucheu, rentrez et consolez madame.

D'HÉROUVILLE.

Je reviendrai combattre avec toi.

(*Madame d'Hérouville rentre appuyée sur son mari et sur Marinette; pendant que Lindor et les autres nègres rentrent dans leurs cases, en reviennent armés de sabres; Adonis va observer sur la montagne, et en redescend pour*

mettre un peloton devant la maison de d'Hérouville, et mettre en bataille les autres nègres le long des coulisses faisant face à la maison. Biassou paroît ensuite sur la montagne, y laisse une partie de ses soldats qui sont armés de fusils, et descend à la tête des autres qu'il range au bas du sentier; ces derniers ont leurs fusils en bandouillères, et n'ont que des sabres à la main. Lindor doit être à la tête du peloton qui est devant la maison. Musique analogue.)

SCENE VII.

ADONIS, LINDOR, BIASSOU, Nègres, Soldats de Biassou.

BIASSOU, *à Adonis d'un ton arrogant.*

A qui appartient cette habitation?

ADONIS.

A maître à nous.

BIASSOU.

Est-il blanc?

ADONIS.

Oui.

BIASSOU.

Comment s'appelle-t-il?

ADONIS.

D'Hérouville.

BIASSOU.

J'en ai entendu parler... Vas le chercher, dis-lui que c'est le grand général de l'armée noire qui lui ordonne de paroître.

ADONIS.

V'là li. (*Le peloton qui est devant la maison s'ouvre pour laisser passer d'Hérouville.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, D'HEROUVILLE, *armé d'un sabre.*

BIASSOU.

Approche.

D'HÉROUVILLE, *avec beaucoup de sang froid.*

Que me veux-tu ?

BIASSOU.

Par quel moyen as-tu échappé à la juste fureur des noirs, que toi et tes pareils avez si long-tems opprimés?

D'HÉROUVILLE.

Par mon humanité.

BIASSOU.

Tu es blanc, et tu es humain ?

D'HÉROUVILLE.

L'[illegible]-tu, toi ?

BIASSOU.

Sans doute, puisque je purge la colonie de ces barbares Européeus qui nous tenoient dans la honte, et dans l'esclavage.

D'HÉROUVILLE.

Tu traites les Français de barbares, toi qui jadis fus bien reçu dans leur patrie !.... Tu es un ingrat !.... qui t'a donné le droit d'exercer la violence ?

BIASSOU.

Que t'importe ?

D'HÉROUVILLE.

Biassou, si tu as assez de courage pour m'entendre un senl instant, écoute-moi, et tu verras combien tu as consommé de crimes.

BIASSOU, *avec fureur, mais se contraignant.*

De crimes !... parle.

D'HÉROUVILLE, *à Biassou et à ses soldats.*

Je ne chercherai point ici à justifier les cruautés que quelques blancs ont commises, mais doit-on punir l'innocent pour le coupable ? Qu'ont fait ces mères tendres, ces épouses fidelles, ces enfans à la mamelle, que vous égor-

gez impitoyablement? Toutes ces malheureuses victimes n'ont-elles pas volé cent fois au-devant des coups que vouloient vous porter vos bourreaux? qui pansoit vos blessures, qui vous consoloit dans vos infirmités, si ce n'est ces mêmes blanches dans le sang desquelles vous vous baignés? Vous qui ne prévoyez rien au-delà du jour qui vous éclaire, quel sera votre sort, lorsque vous aurez tout pillé, dévasté, incendié? En supposant qu'aucun blanc n'échappe à votre fureur, pensez-vous pour cela en éteindre la race? et ces millions d'habitans, qui peuplent l'ancien monde, ne viendront-ils pas venger la mort de leurs frères massacrés!... Tu t'attendris, Biassou!... abandonne ceux qui se servent de ton bras pour assouvir leur haine, leurs passions, redeviens homme, et tu trouveras ta récompense dans le bien que tu auras fait.

BIASSOU, *reprenant sa fureur.*

Non... ma gloire est d'achever ce que j'ai commencé. Tes discours sont ceux d'un traître, et tu vas les payer de ta tête.

(*Il va pour frapper d'Hérouville, mais Adonis pare le coup et lui met la pointe de son sabre sur la poitrine.*)

ADONIS, *vivement.*

Si toi broncher, toi mourir.

BIASSOU, *reculant.*

A moi, soldats!

ADONIS.

A moi, nègres!

(*Le combat s'engage. Les soldats qui sont sur la montagne après avoir fait feu, viennent se joindre à la mêlée, d'Hérouville se trouve un moment entouré par ses nègres, qui veulent le défendre, mais ils sont obligés de fuir. D'Hérouville se trouve terrassé par Biassou, et Adonis par par plusieurs soldats, ce qui doit faire tableau. Lindor, vers la fin du combat, entre dans la maison.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, MARINETTE, LINDOR, Mad. D'HEROUVILLE avec son fils.

BIASSOU, *tenant le sabre levé sur d'Hérouviile.*

MISÉRABLE, ignorois-tu que mes armes sont invincibles?

Mad. D'HÉROUVILLE, *allant avec son fils se jetter aux pieds de Biassou.*

Mon époux! ne l'assasinez pas! conservez un père à cet enfant, et respectez les jours du vertueux Adonis.

BIASSOU, *faisant un mouvement pour frapper.*

Non.

Mad. D'HÉROUVILLE, *arrêtant le bras de Biassou.*

Vengez-vous sur moi.

BIASSOU.

Eh bien!... je t'accorde leur grace, mais tu ne les verras plus. (*à ses soldats.*) qu'on les entraîne dans mon palais, et qu'on veille sur eux.

Mad. D'HÉROUVILLE.

Ne nous séparez pas!

BIASSOU, *en séparant rudement d'Hérouville et sa femme.*

Rien ne peut me fléchir... n'abusez pas de ma clémence. (*Ici d'Hérouville jette un regard, et fait un geste d'indignation à Biassou.* (*A madame d'Hérouville.*) Je vais contourner ces montagnes, si dans une heure je te retrouve encore ici, cette habitation sera la proie des flammes, et ton fils et toi serez ensevelis sous ses ruines. Quant à tes esclaves, je leur pardonne, parce que j'espère qu'ils viendront se ranger sous mes drapeaux... Emporte ton or, tes bijoux, je n'en ai pas besoin, je suis assez riche. Vas au Cap, et prouve par ta présence, à ses perfides habitans, que Biassou est plus généreux et plus humain qu'eux.

(*L'orchestre joue une marche; lorsque d'Hérouville et Adonis sont sur la montagne, ils tendent les bras à madame d'Hérouville qui tombe évanouie dans les bras de Marinette et de Lindor.*)

ACTE II.

Au fond du théâtre une maison isolée faisant face au public (c'est le palais de Biassou) avec une galerie soutenue par quatre pilliers unis et ornée de rideaux blancs, qui, relevés par de gros glands rouges, laissent à découvert la porte et les fenêtres, cette porte et ces fenêtres sont ouvertes, celles de derrière sont sencées l'être, de sorte que l'on apperçoit, dans le lointain, une pièce de cannes à sucre. Entre la maison et les coulisses, une distance pour qu'on apperçoive aussi les cannes; au-dessus de la maison un drapeau noir avec une croix rouge; à quelques pas de la maison, à la droite du spectateur, le long des coulisses, une table couverte d'un tapis à frange d'or, deux tabourets et un cocotier de chaque côté de la table.

SCENE PREMIERE.

ZERBINE, *sortant au lever du rideau.*

(*La musique continue jusqu'à ce qu'elle ait regardé de tous côtés.*)

MOI seule... bon!... (*elle va s'asseoir.*) Pauvre Zerbine, pourquoi faut-il que toi qui avoir cœur sensible, sois forcée de rester avec brigands!... (*elle s'examine.*) Toi riche, toi gagner belles habits, bijoux, diamans en pile; mais toi pas heureuse?... Non, moi pas capable oublier Adonis... Adonis!... li peut-être mort à s'theure!... Grand général Biassou veut moi pour femme; mais moi jamais consentir!

Adonis toujours là, (*elle met la main sur son cœur.*) et quand moi cesser de vivre, Adonis sera encore là...

(*L'orchestre joue quelques mesures, et elle s'élève.*)

Quelqu'un venir, voyons...

(*Encore quelques mesures, et elle regarde dans la coulisse.*)

O ciel! un blanc!... un nègre!... c'est prisonniers!... que moi les praindre!... Rentrons dans palais pour voir pas leur chagrin.

(*La musique continue jusqu'à ce que d'Hérouville et Adonis, qui sont entre quatre soldats noirs et un chef, soient au milieu du théâtre. D'Hérouville, abbattu, harrassé, se soutient sur Adonis. Zerbine s'arrête sous la galerie, et, par ses gestes, exprime l'intérêt qu'elle prend à eux et rentre.*)

SCENE II.

D'HEROUVILLE, ADONIS, Soldats, un Chef.

(*Les soldats et le chef vont se ranger le long de la maison, en démasquant cependant la porte et les fenêtres.*)

D'HÉROUVILLE.

Je n'en puis plus.... la chaleur et la fatigue m'accablent.

ADONIS.

Maître, prenez courage.

D'HÉROUVILLE.

Je ne puis plus me soutenir.

ADONIS, *appercevant les tabourets.*

Venez vous asseoir.

D'HÉROUVILLE.

Je le veux bien... (*après qu'il est assis.*) Sans toi mon bon Adonis, il m'eut été impossible de venir jusqu'ici : tu m'aides à supporter le fardeau de mes peines..... je te dois la vie.

ADONIS.

Vous rien devoir à moi.

D'HÉROUVILLE.

Comment te témoigner ma reconnoissance!

ADONIS.

En conservant santé.

D'HÉROUVILLE.

Les tourmens que j'endure termineront bientôt ma carrière.

ADONIS.

Maître, ne pas parler de ça.

D'HÉROUVILLE.

Puis-je encore supporter le jour après avoir perdu tout ce que j'avois de plus cher au monde... Oh ! ma femme ! oh ! mon fils !... quel sera votre destin !... pleurez, pleurez sur mon infortune; que dis-je ? c'est à moi de pleurer sur la vôtre !

ADONIS, *pleurant et s'essuyant les yeux.*

Maître, regardez ciel, li jamais abandonner malheureux, li toujours punir les méchans.

D'HÉROUVILLE.

Tu as raison, mon ami, mais la vertu tombe souvent sous leurs coups avant qu'il ne les ait atteint. Le farouche Biassou ne m'a peut-être fait conduire en ces lieux, encore tout fumant du sang de ses victimes, que pour mieux s'abreuver du mien.

ADONIS.

Chassez mauvaise idée.

D'HÉROUVILLE.

Ah ! n'accorde aucun sentiment d'humanité à ce scélérat qui n'est parvenu à obtenir la confiance de ses complices qu'après avoir exercé mille cruautés... Tu as traversé cette plaine jadis si florissante, si belle par ses chefs-d'œuvres de l'art... Qu'y as-tu vu ? des propriétés, fruits d'un travail lent et pénible, ravagées par la faulx du crime.... Tu n'y as vu et n'as marché que sur des monceaux de cendres... des ossemens... qui sait si ce n'est pas le sort qui m'est réservé, qui sait si toi-même...

ADONIS.

Peu importe à moi de mourir, pourvu que vous, bonne maîtresse, petit enfant soyez heureux, et que belle Zerbine pense au pauvre Adonis.

(*Ici Adonis se jette à genoux et invoque le ciel. D'Hérouville, sans se lever, l'invoque aussi, et s'évanouit; Adonis, s'en appercevant, se lève avec précipitation. Musique analogue.*)

ADONIS.

Ah dié, bon dié!... maître! bon maître!... vous évanouir!... (*égaré, il parcourt le théâtre.*) Comment li baillir secours... (*aux soldats, en joignant les mains.*) T'en prie, t'en prie soldats, si vous humains, si vous généreux, secourez maître.

(*La musique reprend: le chef des soldats entre dans le palais: Adonis revient à son maitre, le serre dans ses bras, et lui essuie la figure avec son mouchoir.*)

SCENE III.

D'HÉROUVILLE, ADONIS, ZERBINE, *un vase d'argent à la main*, Soldats. Le Chef revient et reprend sa place.

ZERBINE, *approchant, et reconnoissant Adonis.*

VOILA pour soulager vous... O ciel!... Adonis!...

ADONIS.

Zerbine!...

ZERBINE, *mettant vivement la main sur la bouche d'Adonis, et à demi-voix.*

Chut!... si toi parle haut, toi perdu...

(*En faisant boire d'Hérouville.*)

Vous parmi des assasins... de la prudence... (*à d'Hérouville en cherchant à le rappeller à la vie.*) Moucheu!... moucheu!...

ADONIS, *à demi-voix.*

C'est maître...

(*d'Hérouville ouvre les yeux, et serre la main de Zerbine.*)

ZERBINE, *à demi-voix.*

Soyez tranquilles, rien ne vous arrivera; (*elle fixe Adonis.*) Zerbine quoique fidelle à Adonis à des droits sur cœur de Biassou... faites tout cequ'il commandera.

(*Une musique guerrière se fait entendre au loin. Ils écoutent tous ; la musique continue pendant que Zerbine parle.*)

ZERBINE.

C'est grand général... moi retourner dans palais ; mort à vous seroit certaine, s'il me voyoit ici... moi jurer sauver vous.

(*La musique devient plus forte.*)

SCENE IV.

D'HEROUVILLE, ADONIS, BIASSOU, *plusieurs soldats noirs portant du butin sur des fusils croisés, et sous des tapis de couleur ; ils se rangent tous devant la maison.*

BIASSOU.

Qu'on porte toutes ces dépouilles dans mon palais. Malheur à celui qui seroit assez téméraire pour y toucher, il payeroit de sa tête sa coupable imprudence... Qu'on fasse venir Zerbine.

(*Les soldats chargés de butin entrent dans le palais.*)

(*A d'Hérouville.*) Te voilà !... apprends que je ne t'ai fait grace de la vie que parce qu'avant d'entrer dans ton habitation, je savois que tu avois quelque talens, et que tu peux me servir ; remplis mes volontés, et rien ne te manquera. Tu feras partie de mon état-major, tu auras ta part dans le butin que nous ferons, mais ne pense pas m'échapper, car tu trouveras un surveillant dans chaque soldat de mon armée. Souviens-toi que le plus horrible des supplices seront ton partage.

D'HÉROUVILLE.

(*A part.*) Puisqu'il le faut, dissimulons. (*haut.*) Biassou, ta conduite me désille les yeux, et me prouve que tu n'es pas aussi cruel que tes ennemis le disent ; mais si tu veux que je m'attache à toi, que je te serve comme un frère, un ami, souffre que j'aille embrasser ma femme et mon fils... je te promets de revenir le jour, à l'heure que tu m'assigneras.

BIASSOU.

Dans mon palais, dans mon camp, tu ne peut m'être suspect, mais si tu en sortois, qui me répondroit de toi?

ADONIS, *vivement.*

Moi.

BIASSOU.

Eh! que me feroit ta tête si j'étois trompé!... (*à d'Hérouville.*) Qu'as-tu besoin de ta femme! n'aurois-tu pas à craindre qu'elle ne fut victime des chances de la guerre!... laisse-là où elle est, et fais comme moi, jouis de tous les plaisirs qui naissent ordinairement sous les pas des vainqueurs.

D'HÉROUVILLE, *à part.*

Je n'ai donc plus d'espoir.

SCENE V.

D'HEROUVILLE, ADONIS, BIASSOU, ZERBINE, Soldats, un Chef.

BIASSOU, *allant au-devant de Zerbine.*

EH bien! belle Zerbine, es-tu satisfaite; as-tu comtemplé ces richesses que j'ai apportées?

ZERBINE.

Moi tout voir, tout examiner, mais moi toucher à rien. (*Elle fait de tems en tems des gestes d'intelligence à d'Hérouville et à Adonis.* (

BIASSOU.

Et pourquoi n'en disposerois-tu pas?... mes trésors ne sont-ils pas les tiens!... est-il rien d'assez précieux pour toi?

ZERBINE, *feignant.*

Tout bagage ne séduit pas Zerbine, c'est cœur du grand général que li vouloir.

BIASSOU.

Mon cœur!... ne l'as-tu pas!... vingt fois oubliant sa fierté, Biassou n'a-t-il pas joué auprès de toi le rôle d'un esclave? ne s'est-il pas jetté à tes pieds pour demander et recevoir le prix de son amour! j'aurois pu commander,

agir en maître, mais j'ai respecté tes charmes, persuadé qu'un jour la raison l'emporteroit sur l'indifférence. Oui je t'aime, Zerbine, et si j'avois un rival... cette main... (*Adonis fait un mouvement de surprise.*)

ZERBINE, *vivement, en présentant une main à baiser à Biassou, et de l'autre faisant signe à Adonis et à d'Hérouville de se tranquiliser.*

Paix général... voilà la mienne.

BIASSOU, *après avoir baisé la main de Zerbine.*

Allons, que tout se ressente ici de ma joie, et que chacun vienne reconnoître Zerbine pour sa souveraine.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, BALLET.

Troupe de nègres et de négresses, les uns avec des tambours de basque, et les autres avec de calebasses. Ils entrent deux à deux et font le tour du théâtre : à leur tête des musiciens. Après le ballet, ou au milieu, une danse de caractère avec des bâtons, executée seulement par quelques nègres. Dans un instant tout le monde doit se jetter à genoux pour honorer Zerbine et Biassou; Zerbine et Biassou sont assis devant la maison sur un sopha qu'on a apporté pendant la marche, d'Hérouville est assis sur un tabouret à côté de Biassou : Adonis est debout derrière ce dernier.

On peut dans ce ballet faire offrir des couronnes de fleurs à Biassou et à Zerbine, à Adonis et à d'Hérouville, à moins qu'on n'aime mieux les réserver pour un ballet de la fin.

BIASSOU, *à d'Hérouville après qu'il s'est levé.*

TU le vois d'Hérouville, les plaisirs habitent dans ces lieux : jeux, festins, femmes jeunes et charmantes, tout ici viendra s'offrir à tes désirs; tu n'auras qu'à dire un mot, on t'obéira comme à moi.

D'HEROUVILLE.

Séparé de ce que j'aime le plus, de ce que j'aimerai jus-

qu'à mon dernier soupir, qu'elle satisfaction veux-tu que j'éprouve ? tes fêtes, tes plaisirs, n'ont rien qui me flatte, et ne pourront jamais effacer de mon cœur deux êtres infortunés qui faisoient mon unique bonheur.

BIASSOU.

Quoi, toujours ta femme!

D'HÉROUVILLE.

Rends-lui la moitié d'elle-même.

BIASSOU.

Tu le demandes en vain.

ZERBINE, *à d'Hérouville vivement et avec sensibilité.*

Vous gagner femme ?

ADONIS, *vivement.*

Oui, et petit aussi qui bell' trop!

ZERBINE, *vivement.*

O ciel!... où sont-ils ?

ADONIS.

Au Cap.

ZERBINE.

Ah! général vous empêcher que li voir sa femme! quoique nous en guerre avec blancs, faut-il étouffer nature!... si Zerbine étoit loin de Biassou, est-ce que Biassou pas braver tout pour venir la consoler ?

BIASSOU.

Une fois rendu auprès de sa femme, crois-tu qu'il viendroit recevoir mes loix! il seroit peut-être le premier à marcher contre moi; il est mon prisonnier, il restera, la prudence l'exige; d'ailleurs, pour parvenir dans ces lieux, n'a-t-il pas traversé mon camp, n'en a-t-il pas remarqué les dispositions ? Un guerrier tel que Biassou ne craint pas ses ennemis, quelques nombreux qu'il soient, la trahison seule peut le vaincre.

D'HÉROUVILLE.

Tu me crois donc capable de manquer à ma parole, à l'honneur.

BIASSOU.

A l'honneur!... Es-tu susceptible d'en avoir ?

ZERBINE, *vivement.*

Moi trouver un moyen pour arranger ça.

BIASSOU.

Quel est-il ?

ZERBINE.

Permets que femme là venir ici.

BIASSOU.

Ici ?

ZERBINE.

Oui.

BIASSOU.

Qui seroit assez adroit, assez audacieux pour l'aller chercher ?

ADONIS, *avec enthousiasme.*

Adonis... li exposera sa vie pour amener bonne maîtresse.

D'HÉROUVILLE.

Toi, mon ami ! ignores-tu les dangers ?...

ADONIS.

Moi pas connoître dangers, pour obliger vous.

ZERBINE, *avec sensibilité.*

Allons, grand Biassou, laissez-vous fléchir ; vous pas craindre qu'Adonis tromper vous, puisque lui n'entendre rien dans affaires militaires. Si vous consentir, Zerbine sera toujours sensible, toujours fidelle, et blanc la servira vous avec tout plein zèle et contentement.

(*Adonis et Zerbine cherchent à fléchir Biassou. Musique analogue.*)

BIASSOU.

Et bien je te permets de partir.

ZERBINE, *vivement.*

Grand merci, bon dié !

ADONIS, *de même et à part.*

Maître est sauvé !

BIASSOU, *à Adonis.*

Peu m'importent les moyens que tu employeras pour réussir ; mais si tu n'es pas de retour avant le coucher du soleil, ton maître ne le verras pas à son lever.

ZERBINE, *bas et vivement à Adonis.*

Examinez camp... (*haut*) Allez, Adonis, avec discrétion et sagesse, vous bien sûr de terminer bonne action.

(*à d'Hérouville*) Allons, moucheu, prenez courage, vous voir que Biassou n'est pas mauvais nègre, et que li généreux passé soldats blancs qui vouloir attaquer li.

(*Quelques mesures de musique; Adonis témoigne sa joie à Zerbine, à d'Hérouville, sa reconnoissance à Biassou, et sort.*)

BIASSOU.

(*à d'Hérouville.*) Viens, suis moi, je vais te faire reconnoître par mon armée, et te communiquer mes ordres.

(*Il fait un signal, et une marche commence; il se met en tête entre Zerbine et d'Hérouville.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un sallon, dont la porte et les fenêtres sont ouvertes, et devant lesquelles, à l'extérieur, on apperçoit des orangers. Vers le milieu du théâtre, un peu à la droite du soufleur, une table sur laquelle est un petit coffre. A côté de cette table deux chaises. A la gauche, un hamac attaché d'une part à une coulisse, et de l'autre auprès de la fenêtre du fond.

SCENE PREMIERE.

MARINETTE, L'ENFANT *dans le hamac.*

MARINETTE, *berçant l'enfant.*

Dors, dors, bell', bell' petit fanfan,
Et toi ne pas sentir misère,
Toi plus heureux que bonn' maman
Qui regretter un tendre père.
Profond repos, bien doux sommeil
Est un bonheur pour l'innocence;
Si toi gémir à ton réveil,
Moi bientôt calmer ta souffrance.
Dors, dors, etc.

SCÈNE II.

MARINETTE, AZACA, L'ENFANT.

AZACA, *sortant des coulisses à la droite du spectateur.*

Eh bien, Marinette, petit toujours dormir?

MARINETTE, *cessant de bercer.*

Oui, et maman li?

AZACA.

Li commencer à fermer paupières... moi faire l'impossible pour la consoler, mais moi pas jamais réussir.

MARINETTE.

Chagrin li est trop amer pour cela.

AZACA, *s'indiquant.*

Azaca donneroit son sang, sa vie pour sécher larmes.

MARINETTE.

Marinette aussi...

AZACA.

C'est fini, non plus voir maître, ni Adonis, ni nègres de l'habitation.

MARINETTE.

Qu'est-ce qu'ils vont devenir?

AZACA.

Moi pas connais.

MARINETTE, *jettant les yeux sur le hamac.*

Ah! petit maître, ouvrir les yeux.

AZACA.

Descendez li, li peut-être avoir besoin de quelque chose; mais..... Lindor pas encore revenu de la provision... sans lui, maitresse jamais capable de venir jusqu'ici... C'est zamitié qui bay li des forces pour la porter tout le long du chemin.

(*Musique. Marinette prend l'enfant dans ses bras, va s'asseoir, le met sur ses genoux et le caresse. Azaca, debout à côté de Marinette, le caresse aussi. L'enfant, après avoir répondu aux caresses des nègres, s'échappe et veut aller voir sa mère, en indiquant sa chambre avec le doigt; les négresses courent après lui, il se défend, mais elles l'entraînent sur l'avant-scène.*)

AZACA.

Restez, restez avec nous.

L'ENFANT.

Moi serai mieux avec maman: cœur moi souffrir trop quand moi rester un moment sans bay li doux p'tit baiser.

MARINETTE.

Li bien fatiguée et li après goûter repos.

(*L'orchestre reprend; l'enfant s'échappe de nouveau des mains des négresses, et court au coffre pour l'ouvrir en montant sur une chaise.*)

MARINETTE.

Laissez, laissez cela!

(*L'orcheste continue; l'enfant fait signe qu'il ne veut pas cesser, et fouille dans le coffre.*)

MARINETTE.

Ne dérangez rien!

AZACA.

Tout ce qui est la dedans, c'est bijoux et argent à maman vous. Li croiroit que nous autres être curieuses. (*Elle descend de suite l'enfant qui trépigne de colère.*)

L'ENFANT.

Non, non, moi v'lé voir!

MARINETTE.

Ne faut pas vous fâcher comme ça.... c'est pas beau.... Tenez, voilà maman vous.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, Mad. D'HEROUVILLE, *se soutenant à peine. Son fils court lui baiser la main.*

Mad. D'HÉROUVILLE.

ENVAIN, j'appelle le sommeil!... il me fuit... chaque heure, chaque minute, est pour moi un siècle de douleurs. (*aux négresses.*) Eh bien, mes bonnes amies point de nouvelles... (*elle s'assied près de la table.*) La distance qui me sépare de mon époux est cependant bien foible, puisque des barrières du camp français, on apperçoit celui des révoltés... (*à son fils.*) Pauvre petit, qu'as-tu fait pour être condamné à l'infortune?... tu ne sens pas encore toute l'horreur de ta situation, mais un jour tu l'apprendras; et ce jour ne luira peut-être pas pour moi.... Où est Lindor?

MARINETTE.

A la provision.

Mad. D'HÉROUVILLE.

Que je lui ai d'obligation ! que ne vois-je avec vous, avec lui ces fidèles serviteurs qui ont exposé leur vie pour arracher mon époux à la barbarie du plus scélérat de tous les hommes !... Et toi bon Adonis, qu'elle est ta destinée !

MARINETTE.

Madame, c'est pas larmes et chagrins qu'i' faut à présent, c'est courage. Moi sentir queuque chose là... (*elle met la main sur son cœur.*) qui me dit tout bas : « Marinette, maître à toi reviendra ; Adonis sauvera li, et pas » aucun nègres de l'habitation aura tombé sous fer Biassou.

Mad. D'HÉROUVILLE.

Puisse cet heureux pressentiment se réaliser !

AZACA.

Moi parier que ça sera...

D'HÉROUVILLE.

Et toi aussi bonne Azaca, tu penses...

AZACA.

Oui madame, toujours bonté l'emporter sur méchanceté, et Biassou qui à dérangé toute Colonie, est un méchant qui périra.

Mad. D'HÉROUVILLE.

Ah ! sans lui ces heureux climats n'auroient pas été en proie à tant de calamités ! vous devez être fatiguées, allez aussi vous reposer... lorsque j'aurai besoin de vous...

MARINETTE.

Non, madame, non jamais dormir tranquillement tant que vous ne serez pas contente.

Mad. D'HÉROUVILLE.

Allez, vous dis-je, allez.

(*Pendant que les négresses sortent, l'horchestre prélude la romance ci après.*)

SCÈNE IV.

Mad. D'HEROUVILLE, *met son fils sur ses genoux, l'embrasse plusieurs fois, et chante.*

ROMANCE.

Hymen de combien de douleurs
N'empoisonnes-tu pas tes charmes ?
A quoi me servent tes faveurs,
Si mon époux vit dans les larmes !
Hélas que ne puis-je du sort,
Braver l'impitoyable rage,
J'irois l'arracher à la mort
Ou partager son esclavage !

Terminez ces affreux combats,
O vous qu'un fol espoir anime,
Ne désolez plus ces climats !
Ou choisissez moi pour victime !
Que vous ont fait ces malheureux,
Que vous privés de la lumière ;
Rendez un époux à mes vœux,
A cet enfant rendez un père.

(*A la fin de cette romance, l'orchestre change de mouvement pour annoncer le retour précipité de Lindor.*)

Mad. D'HÉROUVILLE.

Qu'entend-je !...

SCENE V.

Mad. D'HÉDOUVILLE, LINDOR, *en dehors.*

Maitresse, maitresse !

Mad D'HÉROUVILLE, *vivement.*

C'est la voix de Lindor !

LINDOR, *accourant, et laissant tomber un panier qu'il a à son bras.*

Maitresse, maitresse !... Adonis !... Adonis !...

Mad. d'Hérouville, *vivement.*

Adonis!... eh bien?

Lindor.

Moi viens de le voir.

Mad. d'Hérouville.

Se pourroit-il?...

Lindor.

Oui, mais dragons rouges vont tuyer li.

Mad. d'Hérouville, *avec force.*

O ciel!

Lindor, *vivement et avec émotion.*

Tout le monde traiter li de grand brigand qui venir espionner; pauvre diable soutenir contraire, li pleurer, li appeller vous, mais tout ça fait rien... li mort, li mort si vous pas aller délivrer li.

Mad. d'Hérouville.

J'y cours... toi vole, dis qu'il est innocent et que je réponds de lui. (*Lindor sort en courant.*)

(*Une musique bruyante se fait entendre, et coupe ici ce que dit madame d'Hérouville.*)

Qu'est-il venu faire! comment a-t-il pu s'échapper!.. Ah! je tremble d'apprendre... Quelque soit le sort qui m'attend, allons tendre la main à la vertu, et servir l'humanité.

SCENE VI.

Mad. D'HEROUVILLE, LINDOR, ADONIS, Dragons rouges, un Officier.

Lindor, *arrivant précipitamment.*

Le v'là, le v'là!

L'Enfant, *courant audevant d'Adonis.*

Bon Adonis!

Adonis, *quittant les dragons qui l'escortent et venant se jetter aux pieds de madame d'Hérouville.*

Maitresse! maitresse! sauvez Adonis!.... moi pas brigand, moi pas brigand, moi bon nègre, qui aimer toujours blancs.

Mad. D'HÉROUVILLE, *vivement.*

Lève-toi, bon Adonis, ce n'est pas à mes pieds que tu dois te jetter, mais dans mes bras.

(*L'officier et les soldats font un mouvement de surprise.*) Mon époux existe-t-il?

ADONIS, *caressant les mains de madame d'Hérouville.*

Oui, maitresse.

Mad. D'HÉROUVILLE.

Tu m'es encore plus cher. (*à l'officier.*) Pardon, monsieur, si en votre présence j'épanche aussi librement mon cœur, et si, avant de vous satisfaire, j'ai cédé aux premiers élans de la nature. Vous voyez devant vous une mère infortunée, qui a failli être la victime du plus féroce des africains, de Biassou; Adonis n'est point un brigand; la probité fut toujours la base de sa conduite; son corps a servi d'égide à mon époux au moment où il alloit être percé de mille coups, et s'il est sorti du camp des révoltés, c'est sans doute pour m'apporter quelque nouvelle heureuse.... ou sinistre. (*Pendant ce couplet le petit d'Hérouville caresse Adonis.*)

ADONIS.

Heureuse, maitresse, heureuse!

Mad. D'HÉROUVILLE.

Ah! tu me rends la vie!

ADONIS.

Général Biassou donner moi permission de venir; mais si moi point de retur au camp avant que soleil soit couché derrière montagnes, maître sera condamné à mourir.

Mad. D'HÉROUVILLE.

A mourir!

ADONIS, *vivement, et tout bas à madame d'Hérouville.*

Moi venir chercher vous.

Mad. D'HÉROUVILLE, *sur le même ton.*

Je te suivrai. (*haut, à l'officier.*) Ce que je viens de vous dire, monsieur suffira-t'il pour disculper ce malheureux accusé?

L'OFFICIER.

Oui, madame; mais permettez que je le reconduise par devant le conseil de guerre qui l'a déjà interrogé; lors-

qu'il

qu'il s'est reclamé de vous, il a suspendu son jugement, et d'après les éloges que vous en faites, je ne doute point qu'il ne soit donné pour exemple aux autres noirs, qui, comme nous, sont armés pour le maintien du bon ordre. Arrêté sous les palissades de notre camp, chacun d'abord le prend pour un émissaire de Biassou, mais à peine à-t-il prononcé votre nom, raconté vos malheurs, qu'un intérêt général paroît se manifester en sa faveur... Viens, Adonis, viens avec nous, tu n'as rien à craindre, tous les blancs seront tes amis et tes frères.

ADONIS, *joignant les mains.*

Laissez-moi avec maitresse:

L'OFFICIER.

Pour ta justification, et pour appaiser les clameurs de quelques mécontens, il est nécessaire que tu reparoisses; les renseignemens que tu pourras donner sur la position de l'ennemis sur ses forces, serviront peut-être à délivrer cette contrée des scélérats qui la ravagent depuis si long-tems; allons, viens, et songes que tu es sous la sauve-garde de l'honneur.

ADONIS.

Si moi parler, et que Biassou le sache, maître à moi...

L'OFFICIER.

Sois sans inquiétude; les français ne se trahissent jamais, et n'ont qu'un esprit, qu'un même cœur quand il s'agit des intérêts de leur patrie.

(*Adonis hésite pour sortir, fait des gestes d'amitié à madame d'Hérouville, à son fils, mais l'officier fait avancer son peloton, qui s'ouvre, et reçoit Adonis. Musique analogue.*)

SCENE VII.

Mad. D'HÉROUVILLE, SON ENFANT, LINDOR.

Mad. D'HÉROUVILLE.

(*à part.*) IL vient me chercher!... comment sortir de

cette ville ?... mille sentinelles... attendons son retour, ce qu'il me dira de faire je l'exécuterai... Eh, bien! Lindor, es-tu content d'avoir vu Adonis ?

LINDOR.

Cœur moi battre encore de joie.

SCENE VIII.

Mad. D'HÉROUVILLE, L'ENFANT, MARINETTE, AZACA, LINDOR.

Mad D'HÉROUVILLE.

APPROCHEZ fidelles compagues de mes malheurs, vous qui n'avez jamais cessé de me prodiguer les témoignages consolans d'un attachement à tout épreuve, venez... (*à part.*) Ah! je n'ai pas la force de leur parler ? (*haut*) venez recevoir mes adieux.

MARINETTE.

Quoi, vous partir ?

AZACA.

Et pour où aller ?

Mad. D'HÉROUVILLE.

Il le faut absolument, mes chers enfans, mais je vous recommande le secret... vous me compromettriez s'il vous échappoit la moindre indiscrétion ; je pars avec Adonis.

MARINETTE.

Li arriver, et nous pas le voir !

Mad. D'HÉROUVILLE.

Il ne tardera pas à revenir; si le ciel me favorise dans mon entreprise, si j'ai assez d'empire sur Biassou, pour le forcer à respecter les jours de votre maître, j'espère recevoir encore de nouvelles preuves de votre amitié.

MARINETTE.

N'abandonnez pas vos pauvres nègres, souffrez qu'ils vous suivent...

AZACA.

Pour partager vos peines.

LINDOR.

Pour les adoucir.

Mad. D'HÉROUVILLE.

(*Avec douleur.*) Non... non... avant mon départ je veux vous récompenser de vos soins et de votre zèle; (*elle ouvre le coffre.*) voici des bijoux, un peu d'argent prenez-les, ils vous préserverons pendant quelque tems des pressans besoins qui pourroient assiéger votre éxistance; vous savez travailler, travaillez, économisez pour vos vieux jours; soyez doux, humains, bienfaisans, et le ciel vous bénira; je ne vous recommande pas de penser quelquefois à vos maîtres qui furent toujours vos amis, l'ingratitude n'est pas faites pour vous.

MARINETTE.

Gardez argent.

AZACA.

Gardez bijoux.

LINDOR.

Nous pas besoin.

Mad. D'HÉROUVILLE, *remettant à son fils une bourse et deux écrains.*

Mon fils fais les-leur accepter.

L'ENFANT.

T'en prie, Marinette, t'en prie, Azaca, t'en prie, Lindor, prends, prends!

(*Les négresses et Lindor par un signe de tête refusent encore, l'enfant pour les fléchir se met à genoux. Madame d'Héronville, appuyé sur le coffre, les invites également à accepter, mais envain. L'enfant reporte le tout à sa mère. Musique analogue à la situation.*)

Mad. D'HÉROUVILLE.

Vos refus me déchirent l'ame... J'apperçois Adonis, il sera peut-être plus heureux que moi.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS ADONIS,

AZACA, *courant au-devant d'Adonis.*

LIBÉRATEUR à maître!

ADONIS.

C'est pas moi qui suis libérateur (*il montre le ciel.*) c'est celui-là, là. Madame, moi tout déclarer, et cette nuit soldats blancs vont foncer sur Biassou, pour mieux tromper li, et lui faire croire que moi garder silence; il faut partir tout de suite.

Mad. D'HÉROUVILLE.

Puis-je sans être reconnue traverser les barrières?

ADONIS.

Moi gagner un bon moyen; vous releverez beaux cheveux-là sous un mouchoir de Guinée; vous mettrez chapeau de latannier sur tête, vous prendrez couteau à indigo dans main, vous noicirez belle figure, et visage petit à vous avec genipalier, et graines campêche, et puis nous sortirons quand travailleurs iront fourager pour cavalerie; pour afin d'aller plus vite, moi prendrai petit maître sur mon dos, et ciel fera le reste

Mad D'HÉROUVILLE.

Je me livre entièrement à toi.

ADONIS, *à Marinette, Azaca, et Lindor.*

Point de chagrin, vous autres; Adonis pas capable donner mauvais conseil.

Mad. D'HÉROUVILLE, *à Adonis.*

Avant de nous séparer, je veux que tu leur fasse accepter ces petits présens qu'ils m'ont déja refusés. (*elle les montre.*)

ADONIS.

Vous refuser!... ce n'est pas parce que c'est de l'or que maitresse vous donner ça, c'est pour que vous ne manquiez de rien, (*il prend les présens sur la table.*) tiens, Marinette,

c'est gage d'un bon cœur... tiens, Azaca, voilà prix de ton amitié... et toi Lindor voilà récompense de ton attachement. (*il donne la bourse à Lindor.*)

Mad. D'HÉROUVILLE.

Que te donnerai-je à toi ?

ADONIS.

Rien ; moi serai plus riche que tout le monde, quand vous serez heureuse ; (*il regarde dans le coffre.*) il faut tou leur donner... et portrait à vous, et portrait à maître que voici, faut-il les emporter ?

MARINETTE, AZACA, LINDOR.

ENSEMBLE.

Portraits !

AZACA, *vivement.*

Baillez moi li !

MARINETTE, *de même.*

A moi !

LINDOR, *de même.*

A moi !

MARINETTE, *jettant son présent dans le coffre.*

C'est seul bien que moi désirer.

AZACA, *de même.*

Moi pas vouloir zautre chose !

LINDOR, *de même.*

Moi mépriser fortune !

(*Marinette, Azaca, Lindor se jettent à genoux, et par leurs gestes demandent qu'on leur laisse les portraits. Adonis reste comme stupéfait. Musique analogue.*)

Mad. D'HÉROUVILLE.

Je ne puis avoir de préférence pour aucun de vous ; puisque vos maîtres vous sont si chèrs, je veux que leurs images vous deviennent une propriété commune dont vous ne puissiez vous défaire. Que ces portraits soient le gage et la garantie de l'union, de la bonne intelligence, qui, je l'espère, régneront toujours entre vous. Si quelque cause inattendue venoit troubler cette heureuse harmonie, j'exige que vous veniez au même instant devant ces deux tableaux, que les regardant avec attention, et vous rappellant les

sentimens qui vous animent aujourd'hui, vous répétiez seulement ces paroles : ILS NE SÇURENT QU'AIMER ET PARDONNER.

(*Madame d'Hérouville sort, et ses nègres la suivent en la serrant dans leurs bras, et en lui baisant les mains.*)

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

A la gauche du spectateur un fort avec un factionnaire; au fond, la mer: entre le fort et la mer un passage pour laisser filer des troupes. Quelques cocotiers et palmistes le long des coulisses. Quart de rampe.

SCENE PREMIERE.

ZERBINE.

Moi parcourir les barrières du camp, jetter les yeux bien loin, bien loin, et ne pas appercevoir Adonis!... Que signifie retard!... lui seroit-il arrivé quelqu'accident!... Ah! si cela étoit, maître à li périroit... périr!... Non, non. (*elle tire un poignard de son sein.*) Voilà pour frapper grand brigand qui désoler toute la colonie... moi l'entendre, cachons nous derrière palmistes.

SCENE II.

BIASSOU, *à la tête de deux pelotons, qui, après avoir fait plusieurs évolutions, entrent dans le fort, Biassou reste en scène avec deux chefs de son armée qui sont entrés avec lui.* ZERBINE.

BIASSOU, *à ses chefs.*

Par ce peu de soldats je vois que mon armée est bien tenue, bien disciplinée; continués à l'instruire, et la victoire ne se lassera pas de nous couronner. J'ai vu avec plaisir que les lignes des Mozambiques, des Ibos et des Mondongues étoient bien équipées; la ligne Créole est en mauvaise état, manque de vivre, mais c'est à elle de s'en procurer par des incursions. (*à l'un des chefs.*) Philémon, tu commanderas ce fort, je l'ai fait construire

pour garantir les derrières de l'armée et pour me servir de retraite en cas d'une trop vigoureuse attaque; (*à l'autre chef.*) et toi Balthazar tu remplaceras auprès de moi le brave Polidore... je le regrette, c'étoit un officièr qui joignoit le talent à l'intrépidité.

Zerbine paroit.

Voici le mot d'ordre pour cette nuit:

TÊTE A BLANC, VENTRE A NÈGRE...

ZERBINE, *à demi-voix.*

Bon!

BIASSOU.

Je ne vois point paroître le nègre à qui j'ai permis d'aller au Cap... quand j'y songe, je ne puis concevoir comment j'ai pu céder à sa demande... mais je tiendrai ma parole... (*demi-rampe.*) Le jour tombe... Balthazar vas chercher son maître.

SCENE III.

BIASSOU, Chef, ZERBINE.

BIASSOU.

QUE viens-tu faire ici, Zerbine... ne serois-tu pas mieux dans mon palais?

ZERBINE, *feignant.*

Mais veux être par tout ou est Biassou.

BIASSOU.

Si dans une bataille j'étois assaillis, vaincu...

ZERBINE.

Zerbine défendroit jours à vous; vous zami dans cœur li.

BIASSOU.

Cette marque de tendresse m'attache mille fois plus à toi.

ZERBINE.

Vous aimer moi donc bien?

BIASSOU.

Ne te l'ai-je pas prouvé en accordant à Adonis...

ZERBINE, *vivement.*

Moi n'en pas demander davantage.

BIASSOU.

Malgré mon amour, si dans un instant il n'est pas rendu, son maître...

ZERBINE.

Attendez, attendez, vous trop bon pour sacrifier li tout de suite. La pitié...

BIASSOU.

La pitié!... je la méconnois quand on me trompe, et quand il s'agit de la sûreté de ma personne... Tu le vois... il n'arrive pas... ma patience à la fin se lasse.

(*La musique annonce l'arrivée de d'Hérouville qui est entouré de soldats.*)

SCENE IV.

BIASSOU, Chef, Soldats, D'HEROUVILLE, ZERBINE.

BIASSOU.

Malheureux blanc, ton esclave a abusé de ma confiance, je ne le considère plus que comme un traître; je voulois t'associer à mes travaux, te charger de mes bienfaits, et te couvrir d'honneurs, mais de ton sang tu vas laver sa perfidie.

D'HÉROUVILLE.

Qui t'a dit qu'il t'avoit trahi?... que sais-tu si quelque obstacle invincible ne s'oppose pas à son retour? peut-on prévoir les évènemens? crois tu que, chargé de conduire une femme, un enfant, il lui soit aisé de se soustraire à la surveillance de tes ennemis? son attachement pour moi, ne doit-il pas te répondre de sa fidélité.

BIASSOU.

Non, sa longue absence confirme mes soupçons.

D'HÉROUVILLE.

Ne l'accuse pas avant de savoir s'il est coupable; il n'est pas assez lâche pour m'abandonner.

BIASSOU.

Dis plutôt qu'il a observé ce qui se passoit dans mon

camp, et qu'il espère te soustraire à mon autorité.

D'HÉROUVILLE.

Attends et tu verras.

BIASSOU.

Je n'écoute plus rien... entraînez-le, soldats. (*Ici Zerbine fait un mouvement pour tirer son poignard, mais elle se retient.*) et que sa mort saisisse d'effroi ceux qui voudroient me trahir.

D'HÉROUVILLE.

Barbare!

ZERBINE, *aux soldats qui font un mouvement.*

Arrêtez!

BIASSOU.

Obéissez!

ZERBINE, *s'élançant sur d'Hérouville et le serrant dans ses bras.*

Non, moi plutôt mourir.

SCENE V.

BIASSOU, Chefs, Soldats, D'HEROUVILLE, ZERBINE, ADONIS, Mad. DHEROUVILLE *en négresse*, L'ENFANT *en nègre.*

ADONIS, *accourant.*

Adonis! Adonis! maître voilà femme à vous avec petit enfant!

Mad. D'HÉROUVILLE, *accourant avec son fils qu'elle tient par la main, et se jettant dans les bras de son mari.*

Mon époux!

D'HÉROUVILLE, *après avoir embrassé sa femme et son fils.*

Pauvre enfant, un moment plus tard tu n'avois plus de père... Hé bien, Biassou, une autre fois me croiras-tu?

BIASSOU.

Oui. Je commence à t'estimer.

ADONIS.

Ah! dié, que nous avoir de peine pour arriver! (*il mon-*

tre madame d'Hérouville.) Sans déguisement-là, nous jamais venir jusqu'ici.

BIASSOU, *à madame d'Hérouville.*

Madame, votre mari est en mon pouvoir; je vous ai réuni à lui parce qu'il peut m'être utile; mais n'allez pas vous bercer de vaines chimères en concevant l'espoir de vous sauver de ces lieux, les tourmens les plus douloureux seroient votre partage à tous, sans même en excepter cet enfant. Je m'appliquerai à adoucir votre sort, et lorsque tous les blancs m'auront reconnu pour le fondateur de la liberté des noirs, je vous permettrai de vous retirer sur votre habitation ou dans votre patrie; je vous quitte, madame, et vais visiter quelques postes; dans une heure je serai près de vous; Zerbine, conduis-là dans mon palais, et qu'on la respecte comme moi-même.

(*Il sort suivi des soldats qui ont amené d'Hérouville.*)

SCENE VI.

ADONIS, D'HEROUVILLE, Madame D'HEROUVILLE, ZERBINE.

ADONIS, *avec expression.*

Dans une heure! il sera mort.

ZERBINE, *à demi-voix.*

Parlez bas... soldats sont sur le fort.

ADONIS, *à demi-voix, les serrant tous autour de lui.*

Ecoutez tous; le camp Brida est sous les armes, quand nuit sera bien grande, bien grande, dragons rouges viendront par le bord de la mer, qui heureusement est foiblement gardé, et les autres, pendant ce tems-là, fusilleront tête de l'armée... N'allez pas dans palais, Biassou vous feroit assassiner... Allons, allons, du courage!

ZERBINE, *à Adonis, à demi-voix.*

J'ai mot d'ordre.

ADONIS, *vivement.*

Bay-moi li

ZERBINE.

TÊTE A BLANC VENTRE A NÈGRE...

ADONIS *à demi-voix.*

Victoire est certaine. (*à Zerbine et à madame d'Hérouville.*) Pendant que moi vais trouver les dragons, allez cacher vous parmi zarbres. (*Il indique ceux qui sont au fond du theâtre à la droite du spectateur. A d'Hérouville.*) et vous, moucheu, suivez-moi.

(*On entend un coup de canon; ils font tous un mouvement de surprise, restent interdits, et une musique sourde se fait entendre.*)

Mad. D'HÉROUVILLE, *à demi-voix.*

Grand dieu, protégez-nous!

(*On entend un autre coup de canon, et ils font un mouvement plus marqué.*)

ADONIS.

Venez.

(*La musique reprend, et pendant ce tems en se baissant et marchant lentement, ils gagnent les arbres. Adonis tient madame d'Hérouville par la main, Zerbine tient l'enfant et ils se suivent.*)

SCENE VII.

Soldats et Chef du fort.

Le pont-levis se baisse; ils sortent, effectuent plusieurs marches en observant, et contournant ensuite le fort du côté de la mer.

SCENE VIII.

Dragons rouges, d'HEROUVILLE à leur tête.

Ils arrivent par le bord de la mer du côté droit; ils marchent très-lentement, comme s'ils écoutoient, et s'arrêtent devant le fort.

D'HEROUVILLE, *bas à son peloton.*

Le pont-levis est baissé, le ciel nous favorise.

LE FACTIONNAIRE.

Qui vive ?

D'HEROUVILLE.

Renfort... *TÊTE A BLANC VENTRE A NÈGRE.*

(*Une musique bruyante se fait entendre, d'Hérouville s'élance dans le fort avec son peloton, paroît lui-même sur le fort, et tue le factionnaire; le canon redouble.*)

SCENE IX.

Les soldats noirs qui sont sortis du fort et qui l'ont contourné, reviennent par le même endroit à pas précipités; mais un autre peloton de dragons rouge, à la tête du quel est Adonis, et qui arrive encore par le fond à la droite du spectateur, leur livre combat et les met en fuite. Adonis ne s'occupant pas à les poursuivre, court chercher madame d'Hérouville, son fils et Zerbine, et les fait entrer dans le fort.

Comme lui-même, Adonis va pour entrer dans le fort, Biassou se présente et lui livre combat en criant : soldats, sauvez-vous dans le fort, *l'armée noire paroît alors en scène poursuivie par des dragons rouges; ceux du fort se montrent, font feu sur elle, et la mêlée alors devient générale. Pendant la mêlée, Zerbine sort du fort et va au secours d'Adonis. Biassou tombe à ses pieds et à ceux d'Adonis. Zerbine à son poignard à la main. Tableau.*

ADONIS, *à Biassou en tenant le sabre levé sur lui.*

Toi aller recevoir la peine due à tes forfaits. Trop longtems toi faire souffrir l'humanité (*M. et madame d'Hérouville paroissent en scène.*)

BIASSOU, *avec fureur.*

Scélérat, tu m'as trahi... et toi aussi, Zerbine ?

ZERBINE.

Oui c'est une vertu quand c'est pour détruire brigands.

(*Quelques dragons s'emparent de Biassou.*)

Mad D'HÉROUVILLE, *prenant la main d'Adonis.*

Viens, Adonis; tu as mérité par ton courage et ta valeur, le titre de sauveur de la Colonie.

D'HÉROUVILLE.

Oui, viens avec nous passer le reste de ta vie; tu seras notre ami, notre frère. (*à l'officier des dragons.*) Monsieur, faites conduire au Cap ce malheureux, pour que les loix prononcent sur son sort. (*à Adonis.*) Je donne la liberté à tous les noirs de mon habitation, vas leur porter cette nouvelle, annoncée par toi elle en aura plus de prix; dis-leur aussi que cette terre, qu'ils ont si long-tems labourée, est maintenant leur patrimoine, et que la vertu trouve toujours sa récompense.

Ballet.

FIN.

















